



L'AUMONE DE NOËL

La messe nocturne est dite ;
Que d'étoiles dans le ciel !
Comme il gèle ! Rentrons vite.
La rude nuit de Noël !

Chacun du froid se protège
En fermant porte et rideaux.
Sous leurs capuchons de neige
Les maisons font le gros dos.

On se couche avec angoisse
Dans les lits mal bassinés.
Les vitraux de la paroisse
Ne sont plus illuminés.

Tout dort. Qu'il est solitaire,
Le hameau silencieux !
Les astres, avec mystère,
Ont l'air de cligner des yeux.

Mais, chut ! l'ange va descendre
Des profondeurs du ciel noir.
Tous les enfants, dans la cendre,
Ont mis leurs souliers, ce soir.

Comme les autres années,
Il vient, lumineux et doux,
Jeter par les cheminées
Cadeaux, bonbons et joujoux.

Mais, ayant fait son message,
Tout à coup, il aperçoit,
Là-bas, au bout du village,
Sous la neige, un humble toit.

Ce lieu désert, c'est l'unique
Où l'ange n'ait point plané.
Et plus rien dans sa tunique !
Le prodigue a tout donné.

Précisément, une aïeule,
Fileuse aux maigres profils,
Elève ici, pauvre et seule,
Son arrière petit-fils.

Leur indigence est extrême :
Rien dans l'armoire en noyer ;
Et l'enfant a mis quand même
Ses sabots dans le foyer.

Les anges—quelle disgrâce !—
N'ont jamais d'argent sur eux
Faut-il que celui-ci passe
Sans aider les malheureux ?

Se peut-il que Dieu le veuille ?
Non. Le séraphin charmant
Reprend son essor et cueille
Une étoile au firmament.

En la touchant, il la change
En un large écu d'or fin,
Qu'il va porter, le bon ange,
Au foyer de l'orphelin.

Au Paradis, sa patrie,
Il rentre et se sent confus
Devant la Vierge Marie
Qui porte l'Enfant Jésus.

Mais l'Enfant, qui le rassure,
Levant son joli bras rond,
Prend l'étoile la plus pure
Que sa mère ait sur le front,

Et, la donnant avec grâce,
Dans un doux geste enfantin :
" Va, dit-il, la mettre en place
Avant le petit matin."

... Or, par les minuits sans voile,
Depuis, le monde savant
S'étonne que cette étoile
Brille plus qu'auparavant.

ROMEO ET GERALDINE

Dans un village canadien, situé près d'une riche vallée, vivait paisible une brave famille, aux mœurs patriarcales. Les deux époux, contents de leur bonheur, vivaient heureux en servant le Dieu de leur jeunesse.

Aussi le Ciel avait-il béni leur union ! Leur petite famille se composait de cinq enfants, bien élevés et dont l'instruction ne laissait rien à désirer.

Parmi ceux-ci, on distinguait une brave jeune fille. Elle avait pour nom, Géraldine. Son âge était dix-neuf ans. Douée d'une bonne quoique délicate santé, elle se distinguait de ses sœurs et de ses compagnes par sa beauté incomparable. Elle paraissait toute jeune : sa figure respirait une grâce infinie ; ses yeux étaient d'une suavité entraînante ; ses lèvres avaient une indicible expression de douceur.

Tout chez elle était grâce et beauté.

Et puis, comment ne pas admirer ses manières si bonnes et si aimables ! Et sa conversation si digne ! Et son esprit si pétillant de finesse ! Aussi la connaître, c'était l'aimer ; et ceux qui l'avaient vue une fois ne pouvaient se défendre du désir de la revoir.

Un jour, Géraldine rencontra sur son chemin un jeune homme aux belles aspirations, semblait-il, et au noble cœur. Il s'appelait Roméo. Brun, d'une taille assez grande et assez virile, il portait vaillamment ses vingt trois ans.

" Aimons-nous, avait dit Roméo à Géraldine, et soyons fidèles à l'amitié jurée."

Le jeune homme n'était pas libre ; il devait employer encore quelque temps au perfectionnement de sa profession...

L'entrevue de Roméo avec Géraldine avait fait à cette dernière une impression qu'elle ne pouvait définir. Elle conserva toujours fidèlement le souvenir de cette première rencontre.

Le jeune homme revint plus tard. Il n'avait pas oublié la belle jeune fille, et il voulait en faire la compagne de sa vie...

Mais, hélas ! Roméo avait un grand défaut : il était jaloux !... Sans doute, il aimait Géraldine à la folie, mais dans sa jalousie il ne voulait pas qu'elle en aimât un autre ni même qu'elle se rencontrât avec d'autres amis.

Géraldine aussi aimait le jeune homme. Que faire ? Devait-elle en faire le sacrifice ?... Ses parents et ses amis eurent beau lui représenter tout l'odieux de la conduite de Roméo... Elle ne les crut pas.

Qui pouvait donc la retenir ? Manquait elle d'amis ? Ah ! combien de cœurs soupiraient après elle et auraient désiré lui avouer toute l'ardeur de leur flamme ! Toujours elle les repoussait pour s'attacher à ce pauvre Roméo. Elle croyait qu'avec le temps il se corrigerait de ce défaut et reviendrait à de meilleurs sentiments... Mais, n'anticipons pas... Le mariage est fixé. Les jeunes époux vont s'agenouiller à l'autel de leur église pour se jurer un amour éternel.

Qu'elle était belle, ce jour-là, Géraldine, avec sa longue robe blanche et son voile blanc, exprimant bien l'innocence de son âme toute candide ! Qu'il devait être heureux, Roméo, avec une telle compagne pour partager les joies et les peines de sa vie ! Quelle joie ! Quel bonheur !... La lune de miel s'écoula paisible, heureuse ! Il faisait si bon de vivre ensemble !...

Cependant, les heures de la tristesse ne tardèrent pas à sonner.

Géraldine comprit trop tard combien est terrible ce vice de la jalousie.

Elle devint triste, rêveuse et mélancolique.

Il fallait pour elle se soumettre aux volontés étranges et capricieuses du jeune homme, sans pouvoir en demander la raison. Sortait-elle, il devait l'accompagner ? Même allait-elle à l'église, elle devait en demander la permission ?...

Que de choses se passèrent étranges et qu'on peut à peine comprendre !

La vie de Géraldine fut empoisonnée. Plus de joie, partant plus de bonheur. Ses illusions tombèrent une à une. Que de fois ses larmes vinrent inonder sa figure, et lui faire regretter cet heureux

temps, où, libre dans sa bonne famille, elle vivait tranquille et contente !

Pauvre Géraldine !... A peine pouvait elle de temps à autre apercevoir ses compagnes d'autrefois ! Elle semblait les éviter : leur bonheur faisait mal à son cœur !

Géraldine était chrétienne. Elle souffrit en silence. Mais ces souffrances intimes ne tardèrent pas à faire leur œuvre de destruction.—Ce n'était plus cette belle jeune fille d'autrefois.—Elle dépérissait tous les jours.

Son mari, dans son fol amour, lui demandait bien la cause de son air triste : elle aimait mieux la lui cacher, de peur d'exciter sa colère jalouse. Et le cruel ne s'apercevait pas qu'il était le bourreau de sa femme !...

En effet, elle ne put résister longtemps à cette vie de réclusion et d'épreuves. Sa santé délicate finit par succomber. Force fut d'avouer son mal, mais il était trop tard.

Géraldine fit son sacrifice avec calme et résignation. Elle mourut en chrétienne, pardonnant de bon cœur à celui qui, au lieu de lui donner le bonheur, avait fait de ses jours des jours tristes et malheureux.

Géraldine était morte victime de la jalousie, victime de ce vice infâme qui dégrade celui qui le possède...

Cette histoire est vraie, plusieurs la connaissent. Je ne l'écris, aujourd'hui, que pour rendre service ; trop heureux si je parviens, par la lecture de ces lignes, à faire éviter un semblable malheur !

Honte donc à la jalousie ! Honte à ce vice qui dessèche les plus beaux sentiments du cœur de l'homme !

J.-U. B.

"YOUTH COMPANION"

Nous venons de recevoir le numéro Noël du *Youth Companion*, de Boston. Cet intéressant journal contient sept histoires complètes, accompagnées de charmantes illustrations.

Il est difficile de pouvoir demander plus pour le prix : cinq centimes.

NOUVELLES A LA MAIN

Le mari.—Vois donc, chère femme : mes pantalons de pique-nique n'ont pas un bouton !

La femme.—Je l'ai fait exprès. Vois-tu, si tu venais à te noyer, ce signalement te ferait reconnaître plus facilement des autres.

Le mari.—C'est ce qui te trompe. Tous mes compagnons sont aussi des gens mariés.

* *

A New-York, entre deux charmantes fillettes :
—Une bonne nouvelle à vous apprendre, ma chère amie.

—Pour quoi ?

—Pour moi.

—En effet, vous paraissez radieuse. Qu'est-ce que c'est ?

—Papa a été mordu par un chien enragé, et nous allons tous à Paris !

* *

En Suisse.

Arrivé à un certain point, le cocher se retourne sur son siège et s'adressant aux voyageurs :

—A partir d'ici le chemin n'est plus praticable qu'aux mulets. Je prierais donc ces messieurs et ces dames de descendre de voiture et de continuer leur route à pied.

* *

Dans une assemblée élégante et nombreuse, une dame très décolletée s'avance gravement ; un imprudent met le pied sur la traîne de sa robe, qui se déchire.

—*Fichu* maladroit, s'écrie la femme irritée, car sa belle robe s'était déchirée.

—*Le fichu*, madame, répond l'imprudent, serait beaucoup mieux sur vos épaules que sur vos lèvres.